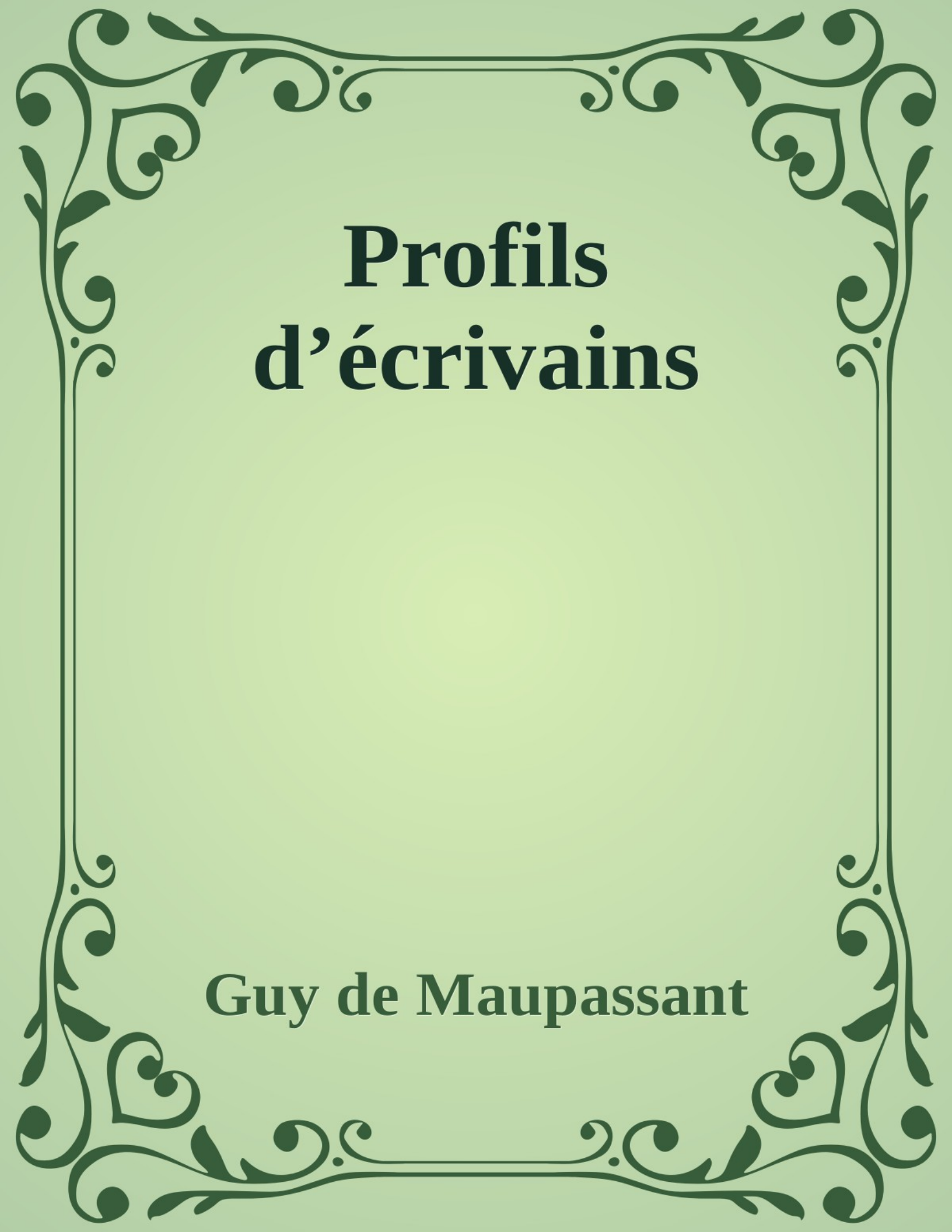


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Profils d'écrivains

Guy de Maupassant

[Guy de Maupassant](#)

Profils d'écrivains

[Gil Blas](#) du 1^{er} juin 1882, 1882 (p. 2-12).

PROFILS D'ÉCRIVAINS

Puisque le temps est au reportage, puisqu'on veut savoir, avant de connaître la valeur d'un homme, comment sont ses traits, sa taille, ses mœurs, ses manières, puisqu'on s'intéresse plus au renseignement qu'à l'œuvre, je vais essayer de faire quelques rapides portraits d'écrivains, en indiquant seulement l'allure et la tendance de leurs ouvrages.



Pâle, assez grand, assez maigre, aux allures de myope qui semble timide, imberbe, les joues un peu creuses, et lisses comme toute chair où la barbe n'a point germé, avec un air rêveur et doux, presque maladif, Paul Bourget, que ses remarquables articles d'analyse littéraire et philosophique ont fait depuis longtemps connaître des lettrés, est un des jeunes gens en qui se fonde l'espoir de la littérature.

Fort élégant sans qu'on le remarque et presque sans qu'on s'en doute, amoureux des finesses et des subtilités, plus sensible à la pensée ingénieuse qu'à l'image vive, séduit jusqu'à l'extase par le charme des femmes, tout enveloppé de leur molle séduction, livré sans résistance à leur influence morale, à la douceur de leur bavardage et de leurs gentilleses, et de leurs affinements d'esprit bien plutôt que captivé par le désir de leur personne, sentimental et non passionné, délicat surtout, il est un des causeurs les plus charmants, les plus variés, les plus aigus et les plus profonds qui soient aujourd'hui.

Ergoteur, abstracteur de quintessence, démonteur de doctrines, byzantin, croyant vague, de cette race de croyants par instinct à laquelle appartient ce charmeur, M. Renan, ennemi des théories violentes et radicales, pacifique d'idées autant que de mœurs, il fait son grand bonheur de la contemplation presque désintéressée des hommes, des choses, des pensées et des arts.

Artiste, s'il aime produire, il doit préférer comprendre, interpréter et démontrer, et il saisit les nuances les plus fines, les intentions les plus voilées, qu'il expose avec une rare clarté de langage, une singulière justesse de mots, un vrai tempérament de parleur, et un geste fréquent de la main, une main longue aux doigts secs, une main de jeune professeur.

Féminin, byronien, un peu de la famille des désespérés heureux de vivre, il vient de publier un très remarquable recueil de vers tout inspiré par les femmes, rimé surtout pour les femmes, mélancolique et raffiné, une sorte de murmure de poésie fait avec des choses intimes.

L'amour est le thème presque constant des pièces : l'amour rêveur et tendre, l'amour flottant dans les brises, dans les aurores et les crépuscules.

Le poète ne chante que ce qui se passe en lui ; il dit son cœur, ses tristesses, ses subtiles souffrances ; il ne raconte pas, comme les visionnaires inspirés, les spectacles des hommes et des événements, avec des images colorées, des mots sonores, et cette exaltation que mettent en leurs œuvres ces divins interprètes de la vie ; mais il raconte comment il sent, comment il vibre au contact des pensées, des souvenirs, des espoirs, des désirs.

Et toutes les femmes le liront et le comprendront, et aussi tous les artistes.



Les poètes, ceux qui sont poètes dans les moelles, qui, pensent en vers comme on pense dans sa langue natale, sont souvent malhabiles à écrire en

prose, à saisir le rythme fuyant de la phrase, à trouver ce tour vif, nerveux, changeant qui est la qualité première des vrais prosateurs. Ils ont en général une propension à l'emphase et à la période. Victor Hugo, ce maître des poètes, n'échappe point à cette tendance et un écrivain disait de lui : « Sa prose me fait l'effet d'un beau cavalier démonté ; il est grand et superbe, mais il marche mal ; on sent qu'il lui faut une selle entre les jambes ».

Voici pourtant un poète qui vient de publier en prose une des meilleures œuvres qu'il ait produites. Le livre s'appelle *Les Monstres parisiens*, et l'auteur Catulle Mendès.

Ce livre, que connaissent déjà les lecteurs de *Gil Blas*, est l'histoire des plus monstrueuses dépravations de notre époque. Étrange et vrai, saisissant, charmeur, brutal dans le fond, mais si habile, si voilé, si rusé, qu'il trompe les pudeurs et ne fait rougir qu'après coup, ce magasin de portraits est une œuvre d'art exquise et singulière.

Et elle porte bien la marque personnelle du poète aux intentions mystérieuses, frère d'Edgar Poe et de Marivaux, compliqué comme personne, et dont la plume, soit qu'il fasse des vers, soit qu'il écrive en prose est souple et changeante à l'infini. Cette œuvre est bien l'œuvre de cet homme séduisant et inquiétant, avec sa pâle face de Crucifié, sa barbe frisée et vaporeuse, ses cheveux longs et légers comme un nuage, son œil fixe où l'on sent une pensée qu'on ne pénètre point, et son sourire charmant qui semble parfois dangereux.

On a dit de lui qu'il avait l'air d'un Christ de cabinet particulier ; ne dirait-on pas plutôt un Méphisto, ayant pris la figure du Christ ?



Presque chaque soir, à l'heure dite de l'absinthe, on voit passer sur le boulevard, du Vaudeville à l'Opéra, un jeune homme à l'allure lente, un peu

lasse, aux joues rosées comme celles d'une fille, à peine ombrées d'un duvet blond et qui semble encore un enfant. Il se nomme Paul Hervieu et sera connu bientôt.

« *Diogène le Chien* », qu'il vient de publier, nous montre un esprit des plus curieux, tranchant, un peu froid, armé d'une ironie sèche, cinglante, qui nous promet des livres exquis, railleurs, avec ces dessous de gai mépris qui mettent tant de profondeur dans les mots.



Pâle et triste à donner le spleen, maigre comme un séminariste, chevelu comme un barde et regardant la vie avec des yeux désespérés, jugeant tout lamentable et désolant, imprégné de mélancolie allemande, de cette mélancolie rêveuse, poétique, sentimentale, des peuples philosophants, dépaycé dans l'existence vive, rieuse, ironique et bataillante de Paris, Édouard Rod, un des familiers d'Émile Zola, erre par les rues avec des airs de désolation.

Grandi parmi les protestants, il excelle à peindre leurs mœurs froides, leur sécheresse, leurs croyances étriquées, leurs allures prêcheuses. Comme Ferdinand Fabre racontant les prêtres de campagne, il semble se faire une spécialité de ces dissidents catholiques, et la vision si nette, si humaine, si précise qu'il en donne dans son dernier livre : *Côte à Côte*, révèle un romancier nouveau, d'une nature bien personnelle, d'un talent fouilleur et profond.



Et voici maintenant un nom tout inconnu, Francis Poictevin. Pour son livre, *La Robe du Moine*, Alphonse Daudet écrivit une préface, heureux, disait-il, de présenter au public un aussi remarquable début.

Ce livre tout d'observation, où l'action disparaît pour laisser la place à des portraits de religieux, où l'on trouve des figures célèbres, des analyses profondément curieuses, des tableaux de vie claustrale d'une surprenante vraisemblance, est d'un intérêt vif, malgré l'inhabileté de l'auteur à mouvoir ses personnages.

Mais il descend en eux, il les sait par cœur, il lit leur âme, ouvre leur cœur, les explique comme s'il avait été lui-même un de ces moines à grande robe blanche qui promènent leurs discussions vagues, leurs préoccupations de commères, et leur souci des pénitentes voilées, le long des chemins du jardin régulier.

Et le parloir, les visites, la sollicitude des femmes du monde pour « leurs Pères », tout semble vu par un homme à qui ces choses sont familières.

Et l'auteur, ce grand garçon timide, rougissant, au geste embarrassé, à la voix souvent balbutiante, aux épaules un peu courbées, porte certainement dans sa parole, dans le mouvement de ses mains, dans sa démarche, dans toute la physionomie de sa personne, quelque chose de monacal.



Il est parmi les prosateurs deux groupes qui passent leur temps à s'entre-mépriser : ceux qui travaillent presque trop leur phrase, et ceux qui ne la travaillent pas assez. Les premiers n'arrivent jamais à l'Académie ; les seconds, à moins d'être vides comme l'Odéon un jour de première, y parviennent presque toujours. Leur prose coule, coule, incolore, insipide, sans mordre l'esprit, sans secouer la pensée, sans troubler les nerfs. On appelle cela être correct.

Mais celle des autres est compliquée, machinée, criblée d'intentions, hérissée de procédés, semée de nuances. Tout y est voulu, médité, préparé. Chaque adjectif a des lointains et chaque verbe un son qui doit s'accorder avec l'idée qu'il exprime. En une page, jamais deux fois la même allure de phrase ne doit se reproduire, jamais deux mots pareils, jamais deux consonances ne se doivent rencontrer à cent lignes de distance, et il doit exister même dans le retour des lettres initiales des mots, une certaine symétrie mystérieuse qui concourt à l'harmonie de l'ensemble.

Un des plus curieux, et des plus originaux, et des plus puissants parmi ces écrivains, est assurément Léon Cladel.

Jadis, dans une remarquable petite revue, *la République des Lettres* ; que dirigeait Catulle Mendès, parut un étrange roman de ce précieux jongleur ; titre : *Ompdrailles ou le Tombeau des Lutteurs*. Cette œuvre vient d'être publiée en volume. Cladel y déploie toutes ses ressources d'ajusteur de mots, toute la variété de ses moyens, y pousse à l'excès son habileté de styliste difficile. D'un bout à l'autre du volume, des luttes d'athlètes, rien que des luttes, et toujours différentes, toujours empoignantes, toujours dites avec des expressions nouvelles, inattendues et vigoureuses. C'est là un des plus énormes tours de force littéraires que puisse accomplir un romancier.

Après comme sa phrase, l'auteur du *Bouscassié* et des *Va-nu-pieds* est, dans la vie, un *terrible*. Issu d'une forte race paysanne, il semble aigu, dur et tranchant comme la pierre d'un champ. La barbe longue, les cheveux longs, la face creuse, il va dans la rue à grands pas, avec des yeux luisants de fauve. Il parle par éclats, lance des mots vibrants, où sonne en son plein l'accent du Midi ; et, irrité à la moindre contradiction, il discute violemment, tumultueusement, comme s'il allait se ruer sur son adversaire et le terrasser d'une étreinte. Mais il aime les lettres avec passion, comme on ne les aime plus guère.

MONFRIGNEUSE.